CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
375ᵉ LIVRAISON

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.





LE FILS DE L'AVEUGLE

DRAME EN CINQ ACTES, DONT UN PROLOGUE

PAR

M. GABRIEL HUGELMANN

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 21 AVRIL 1857

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

FRANCISCO, montagnard catalan.	MM. DUMAINE.	VICTOR, 12 ans, fils de Francisco et de Consuelo.	Mlles AUGRCY.
FALERNO.	OMER.	CONSUELO, fille du marquis de Masarra. . . .	CAMILLE LEBEAUE.
LE MARQUIS DE MASARRA.	MACHANETTE.	MARGUERITE, mère de Francisco.	FERAUDY.
LE DOCTEUR, fils naturel du marquis.	MAURICE COSTE.	UN DOMESTIQUE, SOLDATS, FACTIEUX.	

La scène se passe de nos jours.

Ma bonne petite femme, — à toi ce drame écrit en six soirées, au foyer des tiens, alors que j'étais proscrit. — On a souri en France d'y voir tant de fois revenir le nom de la Providence, et l'un de ceux qui ont raillé le retour de ce nom se trouve pourtant au foyer de ma patrie comme je me trouvais à celui de l'Espagne, quand j'ai laissé *le Fils de l'Aveugle* tomber de ma plume. — Les uns ont la nostalgie religieuse; les autres ont la nostalgie athée. — Tout mieux, c'est à la diversité de ces sentiments qu'on reconnait la différence des motifs qui ont éloigné les uns et les autres de leur sol natal.

G. HUGELMANN.

ACTE I ET PROLOGUE.

Le double Crime.

Le théâtre représente le fond d'une vallée située dans les montagnes de la Catalogne. — A gauche, une chaumière de pauvre apparence à la porte de laquelle se trouve un banc. — A droite, quelques arbres touffus. — Au fond, les Pyrénées, dans les divers plans desquelles se perdent plusieurs chemins.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, puis FERNAND, vêtu de noir entièrement.

MARGUERITE, seule et filant, assise devant la chaumière.

Le jour commence à baisser; le soleil s'est perdu dans les montagnes, et Francisco n'est pas de retour encore... Qui peut l'avoir retenu, lui si exact de coutume?... Heureusement que l'enfant dort encore! — Sainte vierge Marie, protégez cet innocent!

FERNAND. Sur les dernières paroles de Marguerite, il est apparu au fond. Il semble chercher sa route, et ayant aperçu la vieille, il descend la scène.

Bonne mère, au nom de la Vierge dont vous venez de prononcer le nom, pourriez-vous m'indiquer le chemin du château de Masarra?

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!... Vous m'avez fait peur!

FERNAND.

Peur; et je vous ai parlé au nom de la vierge Marie!

MARGUERITE.

Que voulez-vous, depuis quinze jours nous sommes ici dans des transes mortelles.

FERNAND.

Est-ce qu'il se passerait au milieu de ces montagnes quelque chose d'extraordinaire?

MARGUERITE.

D'où venez-vous donc, monsieur, pour me faire une question pareille? N'êtes vous pas un ami de monsieur le marquis?

FERNAND.

Non, ma bonne mère; j'arrive de France, de Paris, où j'ai terminé dernièrement mes études.

MARGUERITE.

Vous êtes avocat?

FERNAND.

Non, je suis médecin ; je me rends directement au château dont je vous demande le chemin, et où je suis appelé par une lettre me promettant qu'il m'y sera fait des révélations importantes sur ma famille que je n'ai jamais connue.

MARGUERITE.

Pauvre jeune homme!... Et l'on ne vous a pas conseillé en France de ne point venir en Espagne dans ce moment?

FERNAND.

On m'a parlé de guerre civile, de luttes intestines; mais comme j'avais hâte de ne plus être orphelin, j'ai continué mon voyage.

MARGUERITE.

Et l'on ne vous a rien dit avant d'entrer dans les montagnes?

FERNAND.

Rien... Seulement, quand je suis sorti de la dernière ville, un vieillard à qui j'avais jeté une aumône m'a crié : Dieu vous garde!... J'ai cru que c'était une manière de me remercier, et j'ai poursuivi ma route.

MARGUERITE.

Sans armes?

FERNAND.

Sans armes.

MARGUERITE

Alors, vous avez été heureux d'échapper aux bandes qui parcourent ces montagnes sous le prétexte de servir la cause de l'infant don Carlos. Elles vous auraient pris peut-être pour un espion de Sa Majesté la reine, et alors...

FERNAND.

Heureusement il n'en a point été ainsi... Mais le chemin du château, je vous prie?

MARGUERITE.

Oh! pour cela, c'est facile, et vous ne rencontrerez pas de factieux sur la route... Le marquis en a fait une place de guerre, quoiqu'il n'ait avec lui que six domestiques et son ami le comte de Falerno. Prenez la traverse, vous arriverez plus vite. Suivez ce sentier; tournez à droite, quand vous rencontrerez une croix ; vous verrez le château.

FERNAND.

Merci mille fois. (A part.) Je vais donc enfin me connaître! (Il va s'éloigner.) Au revoir, bonne mère.

MARGUERITE.

Que Dieu vous accompagne et vous protége!... Francisco ne revient pas... L'enfant se réveillera bientôt, et mademoiselle Consuelo... mademoiselle... non, non... ma fille, ma fille chérie .. et cet enfant que je vais embrasser, c'est mon sang comme le sien! (Elle rentre dans la cabane.)

SCÈNE II

FALERNO, suivi de quelques hommes.

Ne m'accompagnez pas plus loin... Jacobo, porte cette dépêche à la junte de Catalogne; dis à ses membres que je suis tout dévoué aux intérêts de la bonne cause... Quant à vous, demeurez dans ce bois, et au son de ce cor accourez ici, j'aurai probablement besoin de vos services... J'ai brûlé mes vaisseaux. Il faut que je hâte ce mariage, car il deviendrait impossible si le marquis apprenait mes engagements envers le parti de l'infant... Ce vieil insensé hésite; il a appris ce matin que sa fille se rend ici pour voir le fils de sa nourrice, et il croit à quelque amour pastoral qu'il a la sottise de prendre au sérieux; puis il y a un certain médecin français, le fils d'une maîtresse, qu'il prétend légitimer et qu'il attend. Oh! je ne suis pas homme à laisser échapper cette occasion de consolider ma fortune... Mon père est arrivé à capter l'amitié du marquis, il faut que j'arrive à mon tour à réaliser cette alliance, objet de toute mon ambition. Le vieillard m'a donné rendez-vous ici; je ne sais ce que le hasard m'inspirera, mais il faut d'abord que sa fille devienne ma femme, et qu'ensuite son prétendu fils ne le trouve pas vivant. Un coup de poignard n'a pas de nom... La guerre civile couvrira tout de son ombre, et je serai riche encore... J'ai essayé de questionner adroitement ce Francisco, je n'ai rien pu savoir; mais j'ai éveillé l'ambition dans son cœur, elle y grandira, et au besoin il en sera la victime... Si j'interrogeais sa mère? Non... Voici le marquis.

SCÈNE III

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Vous m'attendiez, Falerno? Je suis en retard.

FALERNO.

Je ne suis ici que depuis un moment.

LE MARQUIS.

Et vous n'avez vu personne entrer dans cette chaumière?

FALERNO.

Personne.

LE MARQUIS.

C'est bien... Et de Barcelone, vous n'avez rien su?

FALERNO.

Rien; pas un voyageur n'est arrivé de France.

LE MARQUIS, s'appuyant au bras du Comte.

C'est singulier : s'il était parti de Paris il y a huit jours, et qu'il ne se fût pas arrêté en route, aujourd'hui je devrais le presser sur mon cœur... Mais peut-être se sera-t-il effrayé à la pensée de voyager dans un pays que la guerre civile déchire, et il ne sera point parti...

FALERNO.

S'il ne venait pas, si le désir qu'il doit éprouver de connaître et d'aimer son père ne l'emportait point sur sa crainte d'entrer en Espagne, persisteriez-vous dans la pensée de lui donner votre nom?

LE MARQUIS.

Ma lettre n'était pas bien précise; elle ne lui assurait rien. « Venez, lui disait-elle, et vous apprendrez des choses importantes sur votre origine. »

FALERNO.

Si j'étais orphelin et qu'une pareille lettre m'arrivât, je traverserais vingt champs de bataille pour aller apprendre le nom de ceux qui m'auraient donné le jour.

LE MARQUIS.

Je sais que vous êtes un brave et généreux jeune homme, Falerno... Mais n'ai-je pas bien des torts à me reprocher envers cet enfant?... Sa mère, morte en le mettant au monde, n'a pu lui laisser mon nom, parce que, dans mon fol orgueil, j'avais rougi de le donner à la pauvre orpheline qui n'avait pas rougi, elle, d'être toute à moi en échange de ma parole de gentilhomme exilé.

FALERNO.

Ces choses-là se voient tous les jours.

LE MARQUIS.

Ces choses-là sont des crimes!... L'homme qui abuse de son nom, de son intelligence ou de sa force pour tromper une femme, commet une faute que tous les remords de sa vieillesse ne sauraient réparer qu'à demi... Si dans huit jours Fernand n'est pas ici, si je n'ai pu le faire mon héritier avant que vous soyez l'époux de ma fille, j'irai en France vous attendre avec elle, et là je rencontrerai mon fils que je vous enverrai avec la mission d'être un lutteur de plus en faveur de la bonne cause.

FALERNO.

Vous persistez donc dans le dessein de me voir quitter votre fille le lendemain même de notre mariage, pour aller défendre la cause de la jeune reine?

LE MARQUIS.

J'y persiste.

FALERNO.

Et si la mort...

LE MARQUIS.

Les hommes d'autrefois avaient cela de meilleur que nous, mon gendre, qu'ils ne faisaient point de réflexion quand il s'agissait de défendre une opinion... Si j'étais jeune encore, j'irais avec vous.

FALERNO.

Vous savez, marquis, que je parle dans l'intérêt seul de notre chère Consuelo.

LE MARQUIS.

Je vous ai déjà dit que je vous savais brave... vous ne seriez point le fils de votre père si vous n'aviez le cœur haut placé... Mais occupons-nous de ce qui nous amène ici.

FALERNO.

Marquis...

LE MARQUIS.

Si mes craintes étaient fondées, si ma fille ne reculait de jour en jour son union avec vous que parce qu'elle aime son frère de lait, je me croirais châtié par Dieu... Celui qui sème le déshonneur ne récolte tôt ou tard que le déshonneur.

FALERNO.

Vos soupçons sont injurieux pour Consuelo... Elle me connait à peine... Quand vous m'avez amené de Madrid, il y a un mois, elle m'a vu pour la première fois... Je comprends qu'elle recule devant une union que les circonstances précipitent, et je ne croirai jamais...

LE MARQUIS.

C'est que s'il en était ainsi, Falerno, je vous rendrais votre parole et vous me rendriez la mienne... Ma fille serait l'épouse de celui qu'elle aurait écouté!... C'est un honnête homme... Je ne la châtierais qu'en l'obligeant à vivre dans la chaumière de son époux; et si elle y consentait sans se plaindre, je lui ouvrirais mes bras au premier petit-fils qu'elle me donnerait.

FALERNO.

Votre libéralisme est aveugle, marquis... Et si, du reste, ce Francisco est un partisan de l'infant don Carlos, comme on me l'a dit?

LE MARQUIS.

Oh! alors..

FALERNO.

Que feriez-vous?

LE MARQUIS.

Je le tuerais ou il me tuerait... Son opinion peut être sainte comme la mienne; mais il n'aurait point mon enfant!... Falerno, je suis malheureux... Vieillard, je paye les erreurs de ma jeunesse... Soyez toujours digne de vous-même, mon ami, et vous n'aurez pas à dire ce que je dis, quand le soir de vos jours aura blanchi vos cheveux... Entrons là. (Il va frapper à la porte de la chaumière.)

FALERNO.

Tout sera décidé ce soir, et il est temps, car ce vieillard est fou.

SCÈNE IV

Les Mêmes, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Qui frappe?... Ciel! monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Ma fille Consuelo viendra-t-elle ici ce soir, Marguerite?

MARGUERITE.

Votre fille, monsieur le marquis... votre fille... vous me demandez cela, et vous savez que ces monts sont pleins de guerillas...

LE MARQUIS.

Je vous demande cela parce que je sais que ma fille vient ici tous les soirs, et que celui qui la reconduit à Masarra ne craint point les guerillas.

MARGUERITE.

Monsieur le marquis, ne croyez rien de ces choses-là... Il est vrai qu'une ou deux fois mademoiselle Consuelo est venue et que mon Francisco l'a reconduite; mais elle venait me voir, m'apporter quelques fruits.

LE MARQUIS.

Vous ai-je donc dit qu'elle vint pour quelque chose? (A Falerno.) Falerno, vous le voyez, la pauvre femme se défend, donc il y a faute.

MARGUERITE.

Je ne me défends pas, monsieur le marquis... De quoi voulez-vous que je me défende?... Je suis toute tremblante parce que mon Francisco n'est pas de retour encore... et puis, vous avez frappé si fort...

LE MARQUIS.

Rassure-toi et donne-nous un vase de lait sur ce banc... Nous attendrons Francisco.

MARGUERITE.

Vous l'attendrez, monsieur le marquis?... et peut-être ne viendra-t-il pas... Oui, maintenant je me souviens qu'il m'a dit que ce soir peut-être il coucherait à la ville.

LE MARQUIS.

C'est bien. (Bas à Falerno.) Elle ne veut pas que nous restions ici... Venez... Je suis certain maintenant que nous surprendrons ici Consuelo dans une heure, et que mon valet Pablo ne m'a point trompé... Je vous ai fait faire inutilement le voyage de Madrid... J'avais engagé ma parole à votre père... j'ai voulu...

FALERNO.

Tout n'est pas désespéré, marquis; rien n'est certain encore, et j'adore, moi, cette jeune fille dont vous avez promis pour moi la main à mon père.

LE MARQUIS.

Venez donc, nous causerons de cela dans ce bois.

FALERNO, à part.

Un signal, et mes hommes sont ici. (Au Marquis.) Donnez-moi votre bras et appuyez-vous sur moi, je suis encore votre enfant.

SCÈNE V

MARGUERITE, puis CONSUELO.

MARGUERITE, seule.

Je suis morte!... Le marquis saura tout sans doute, et il tuera, il fera tuer mon Francisco... J'ai été folle de permettre ce que j'ai permis... Hélas! je n'ai su leur amour que trop tard pour m'y opposer... Cette nuit me sera fatale... Mon fils ne vient pas, Consuelo tarde, et peut-être le marquis a vu mon trouble, peut-être il va reparaître quand son enfant sera ici... Dieu du ciel! que devenir s'il apprend que Consuelo est mère?... Ah! c'est elle! (Elle se précipite vers Consuelo qui descend de la traverse.) Mon enfant, partez, ne vous arrêtez pas un instant ici, nous sommes perdus!

CONSUELO.

Tu m'effrayes, Marguerite... Que veux-tu dire?

MARGUERITE.

Je veux dire que votre père était là il n'y a qu'un instant, qu'il m'a demandé si vous viendriez ce soir, selon votre habitude, et que peut-être il nous épie en ce moment... Parlons bas... Je tremblais qu'il ne vous rencontrât sur la route; mais heureusement vous avez pris la traverse.

CONSUELO.

N'as-tu pas vu passer il y a un instant, de ce côté, un jeune homme vêtu de noir?

MARGUERITE.

Oui, un jeune homme... Il m'a demandé le chemin de Masarra.

CONSUELO.

Je l'ai rencontré dans la traverse... Je craignais d'abord que ce ne fût un factieux déguisé; mais quand j'ai passé près de lui, il m'a saluée respectueusement sans dire une parole... Ce sera quelque ami que mon père aura fait appeler... Ce doit être un homme courageux... Voyager seul et à cette heure dans ce pays!

MARGUERITE.

C'est vous qui êtes vaillante entre toutes les femmes! Mais votre tranquillité m'épouvante; votre père...

CONSUELO.

Mon enfant, Marguerite?

MARGUERITE.

Misère de nous! parlons bas...

CONSUELO.

Mon enfant?

MARGUERITE.

Il est là; il dort.

CONSUELO.

Et Francisco n'est pas de retour encore?

MARGUERITE.

Grâce au ciel... Monsieur le marquis voulait l'attendre... J'ai dit qu'il ne reviendrait pas ce soir de la ville... Puisse Dieu m'avoir fait dire vrai!

CONSUELO.

Il ne lui est rien arrivé, surtout?

MARGUERITE.

Que voulez-vous qui lui arrive, aimé de tous comme il l'est!... Cependant, je vous l'avoue, quand j'ai vu le soleil se coucher, j'étais inquiète... Vous allez repartir après avoir embrassé l'enfant, n'est-ce pas?

CONSUELO.

Non, j'attendrai Francisco.

MARGUERITE.

Votre père...

CONSUELO.

Qu'il vienne; j'aime mieux lui dire la vérité ici qu'au château.

MARGUERITE.

Vierge Marie, il nous tuera !...

CONSUELO.

Non, je placerai mon enfant dans ses bras... Tu t'étonnes de mon courage : je suis mère!... Si mon père était arrivé de Madrid il y a un an, je me serais tuée; je me serais précipitée de l'une de ces cimes, car je n'aurais jamais osé dire au vieillard : Je veux être, je dois être l'épouse de mon frère de lait!... Mais mon père, après m'avoir laissée presque seule deux longues années, n'est arrivé de Madrid que huit jours après la naissance de l'innocent que tu gardes... S'il n'avait pas amené avec lui le fils d'un de ses anciens compagnons d'exil, auquel je suis destinée depuis ma naissance, je lui aurais de suite avoué ma faute... J'ai hésité, j'ai tremblé de briser le vieillard dans son orgueil de noble, dans ses espérances d'ami... Et cependant, il faut que je fasse cet aveu; il faut que je présente à mon père, Francisco ayant dans ses bras notre fils, comme une défense contre sa colère. Chaque jour de précautions, de soins, de craintes, nous prend un mois d'existence, et j'ai besoin de vivre pour mon enfant... Tu vois bien, Marguerite, que j'aimerais mieux que tout se décidât ce soir, que de remettre à demain encore une chose qui peut se faire aujourd'hui.

MARGUERITE.

Ah! ma fille, ma fille!... J'ai été bien coupable, bien criminelle; j'ai trahi la confiance du marquis; j'ai permis...

CONSUELO.

Voyons mon enfant, voyons-le. (On entend la voix de Francisco, qui fredonne un air national.) Ah! Francisco!... C'est Francisco qui vient! mon Francisco!

SCÈNE VI

LES MÊMES, FRANCISCO.

FRANCISCO.

Consuelo! Dans mes bras... ainsi... tout près de mon cœur!... Est-il bien vrai que cette femme soit à moi, Seigneur! à moi, l'homme sans fortune, l'obscur montagnard, et qu'elle soit là, me regardant de ces deux yeux à faire soupirer les anges!... Ton front, bonne mère... Vous étiez inquiètes. Vous êtes pâles toutes deux... Vous savez bien pourtant que nul n'insultera le château ni la chaumière, non à cause du château où il y a des armes, mais à cause de la chaumière où je dors...

CONSUELO.

Francisco, que veulent dire ces paroles?

FRANCISCO.

Rien, sinon qu'en t'aimant, mon intelligence s'est agrandie, et que je serai un jour digne de t'offrir un nom égal à celui de ton père...

CONSUELO.

Ami, ne tente pas Dieu une seconde fois... N'ayez pas d'ambition, ou vous me feriez croire que vous n'avez pas d'amour!

FRANCISCO.

C'est bien... Rentre ces armes, mère, et cache-les surtout.

MARGUERITE.

Pourquoi ne rentrez-vous pas avec moi?

FRANCISCO.

J'ai quelque chose à dire à Consuelo.

MARGUERITE.

Ma fille, vous savez qu'ils peuvent revenir... Dites-lui de parler bas. (Elle rentre.)

FRANCISCO, ramenant Consuelo du côté des arbres.

Qui sont ceux qui peuvent revenir, et pourquoi ma mère te dit-elle de parler bas?

CONSUELO.

Il y a une heure, mon père et Falerno, celui qu'il me destine pour époux, étaient ici.

FRANCISCO.

Malédiction!... Il aura sans doute appris quelque chose.

CONSUELO.

Tout peut-être.

FRANCISCO.

Tout! Malheur sur moi!

CONSUELO.

Et pourquoi malheur?

FRANCISCO.

Pourquoi?...

CONSUELO. Elle s'assied au pied des arbres et il se place à ses genoux.

Ne t'ai-je point dit hier que cette vie de secret et de craintes m'était à charge, que je désirais en finir, être maudite par mon père que j'ai offensé en t'aimant sans le lui dire, ou tomber dans ses bras avec notre fils et toi!

FRANCISCO.

Le temps d'agir ainsi n'est point encore venu.

CONSUELO.

Tu t'abuses...

FRANCISCO.

C'est toi qui es insensée!... Tu veux avouer tout à ton père, au marquis de Masarra... Tu veux lui dire que sa fille a aimé le fils de sa nourrice, et tu crois qu'il me tendra les bras... Tu te trompes... Il ne comprendra pas, lui, que cet amour immense que j'ai ressenti pour toi a élevé ma raison au niveau de la tienne, et que le jour où tu te laissas convaincre, il n'y avait plus de distance morale entre nous... Attends, attends encore... Il veut t'unir à Falerno, refuse d'y consentir, mais n'avoue rien : les heures de tout dire viendront plus tard.

CONSUELO.

Ah! parle franchement : tu médites un projet fatal... Tu ne m'aimes pas, tu n'aimes pas notre enfant!

FRANCISCO.

Je ne l'aime pas!... Quand nous étions enfants, je me serais fait ton chien, ton jouet pour te voir sourire, et plus d'une fois, quand un de tes caprices n'était point satisfait, tu m'as vu insulter, frapper des hommes, braver la colère de ma mère!... Quand tu as été une jeune fille, quand il ne m'a plus été permis de partager tes jeux; quand ton titre, ta fortune ont fait de toi une créature qui semblait à jamais devoir être séparée du pauvre montagnard, ne m'agenouillais-je pas devant toi comme devant un ange, n'ai-je pas encore là, sur le cœur, ce ruban que tu laissas un jour tomber par mégarde, et dont je ne me serais plus séparé au prix même du château de ton père? Puis, quand mon amour eut fait de moi ton égal, quand je fus assez grandi par cet amour pour oser soutenir ton regard et te prendre la main, n'ai-je pas trouvé... moi sans éducation, sans instruction, sans lueur des choses de ce monde où ton titre te donne accès, n'ai-je pas trouvé des termes qui sont allés à ton cœur et qui l'ont convaincue?... Ah! si je ne t'avais pas aimée, j'aurais parlé un langage que tu n'aurais pas compris. Je ne suis pas de ceux, tu le sais bien, qui peuvent dire : Je t'aime, sans le sentir dans la poitrine et dans la tête!... Depuis que tu es à moi, depuis que cet enfant nous unit plus encore que tous nos serments, tu ne peux pas savoir ce que j'ai fait pour te prouver que je t'aime et que je l'aime... Maintenant je veux conquérir un nom, et il est plus difficile de le conquérir que de le porter dignement ensuite... La guerre civile commence... C'est une guerre affreuse, je le sais... Mais que m'importe, à moi?... Je ne veux pas que tu t'abaisses jusqu'au montagnard; je veux que tu t'élèves jusqu'au général!...

CONSUELO.

Et moi, je répète que tu as tort, que tu ne nous aimes pas... L'amour, pour toi, mon Francisco, ce doit être ta femme et ton enfant tout seuls dans une chaumière, entourés de tes bras, embrassés souvent... Je ne veux pas de fortune... si j'en voulais, je ne serais pas ta femme... Je ne veux pas un époux puissant... si j'en voulais un, mes mains ne seraient pas dans les tiennes... Je te veux, toi, le montagnard; je te

veux, toi, l'homme sans nom... Si tu étais général, tu ne serais pas tout à moi; tu serais à la reine ou à l'infant Carlos; et la femme qui aime bien ne veut pas partager son époux!

FRANCISCO.

Allons, pas d'égoïsme, Consuelo... Allons embrasser Victor.

CONSUELO.

Tu ne veux pas me permettre de tout dire à mon père?

FRANCISCO.

Attends, attends encore... (Au moment où ils entrent dans la chaumière, le Marquis et le Comte les épient.)

SCENE VII

LE MARQUIS, FALERNO, puis TOUS LES PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LE MARQUIS.

Elle est ici, avec lui... Ils entrent... Comte, on m'avait dit vrai...

FALERNO.

Pas d'imprudence; retournons au château; il sera temps demain d'agir.

LE MARQUIS.

Non... Je veux tout savoir aujourd'hui, tout, et partir demain pour la France, où un autre enfant me fera oublier celle qui me déshonore...

FALERNO.

Arrêtez... pas d'éclat... Vous aves promis à mon père la main de votre fille... tenez votre promesse, le reste me regarde.

LE MARQUIS.

Après ce que vous venez de voir, vous voudriez...

FALERNO.

Je veux être votre gendre à tout prix... votre honneur et mon ambition l'exigent.

LE MARQUIS.

Ah! ce n'est donc pas ma fille que tu aimes? Tu n'es pas le fils de mon vieil ami, tu déshonores sa mémoire!

FALERNO.

Vous m'insultez! prenez garde...

LE MARQUIS, voulant s'élancer vers la chaumière.

Laissez-moi! laissez-moi!...

FALERNO.

Demeurez, il le faut!

LE MARQUIS.

Laissez-moi! laissez-moi!

FALERNO.

Vous n'irez pas plus loin, vous dis-je.

LE MARQUIS.

Quel est ce langage?... Vous osez porter la main sur moi!

FALERNO, cherchant à étouffer sa voix.

Silence!

LE MARQUIS.

Ah! traître!

FALERNO, le poignardant.

Tiens donc, c'est toi qui l'as voulu.

FRANCISCO, sortant de la chaumière.

Qui peut à cette heure... Le marquis de Masarra assassiné!... Misérable!...

FALERNO, lui tirant un coup de pistolet.

Va le rejoindre...

FRANCISCO, tombant.

Ah!...

CONSUELO.

Ce coup de feu!.. Mon père!... Ah!... (Elle se jette sur le corps du Marquis.)

MARGUERITE.

Ah! mon enfant!

FALERNO.

Consuelo, votre père est vengé, j'ai tué l'assassin.

CONSUELO.

L'assassin! mais qui donc?

FALERNO, lui montrant Francisco tombé.

Tenez.

CONSUELO, pousse un cri terrible et s'enfuit dans les montagnes.

Ah!

LE COMTE.

Entraînez cette femme... Et maintenant je serai l'héritier du marquis. (Il s'élance à la suite des hommes qui ont enlevé Marguerite et Consuelo.)

FRANCISCO, se soulevant avec effort.

Mon Dieu!... Ma tête!... Où suis-je?... Aveugle! aveugle!... Consuelo!... Mon enfant!... Là! il est là. (Il entre en tâtonnant dans la chaumière, puis il ressort tenant son enfant dans ses bras.) Ah! je l'ai!... je l'ai... Et maintenant, par là... par là... Je veux ma femme, je veux ma mère!... (Il disparaît dans les arbres.)

FERNAND.

D'où viennent ces coups de feu, ces cris?... Où court cet homme?... Arrêtez!... (Heurtant le corps du Marquis.) Un cadavre!... Cet homme respire encore... Si j'avais la force de le porter jusqu'au château... Mais il revient à lui... Qui êtes-vous?... Ne craignez rien... je suis un sauveur...

LE MARQUIS.

Laissez-moi; je me meurs; il m'a tué... Ma fille! mon fils!

FERNAND.

Votre nom?... Que je sache au moins où veus transporter...

LE MARQUIS.

Je suis... je suis... le marquis de Masarra...

FERNAND.

Le marquis de Masarra!... Alors, c'est à vous que m'adresse cette lettre?

LE MARQUIS.

Cette lettre... Vous!...

FERNAND.

Mais cette lettre, cette lettre, vous savez qui l'a écrite?...

LE MARQUIS.

Oui! oui!... je sais...

FERNAND.

Qui donc, au nom du ciel!

LE MARQUIS.

C'est! c'est!... Ah! je meurs!... Vous... Mon Dieu!... Dans le salon du château... une boîte de chêne...

FERNAND.

Parlez encore!... Le nom de l'auteur de cette lettre?

LE MARQUIS.

La clef! voici la clef! (Il retombe inerte.)

FERNAND.

Il est mort!... Cette lettre est maintenant inutile... Cette clef... peut-être... Hélas! je suis encore un orphelin!

ACTE II

La Folie.

Le théâtre représente un salon de Barcelone. — A gauche, la chambre de Consuelo. — Porte au fond, fenêtres à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

CONSUELO, seule.

Marguerite est bien longtemps absente avec lui... Et Francisco qui ne vient pas non plus... Où sont-ils?... Dans la montagne... Je vais les attendre ici, à la porte de la chaumière, et je bercerai l'enfant, car il est maintenant dans le berceau. Je le vois... Victor? Victor?... Ah! il n'est pas là, il n'est pas là... Un enfant de quinze ans, c'est grand, grand comme cela au moins... cela parle... cela a de longs cheveux dans lesquels une mère peut perdre sa main... cela peut vous prendre au cou et vous manger de caresses!... Que j'ai mal là... dans la tête... dans les yeux... Je brûle... J'ai un nuage devant la vue, un nuage qui m'empêche de voir... Otez-le-moi ce nuage... Je veux voir!... Barcelone!... Je suis à Barcelone!... Ils m'ont dit cela hier... avec mon mari... Mon mari, c'est Francisco, c'est Francisco le montagnard, mon frère de lait... Ils ont dit: Falerno; Falerno!... Ah! vous en avez menti!... Francisco n'est pas un assassin... Au secours!... Laissez-moi!... Mon enfant!... (Elle s'élance vers la porte du fond, sur le seuil de laquelle le Comte paraît.)

SCÈNE II

CONSUELO, FALERNO.

FALERNO.

Qu'avez-vous, Consuelo, qu'avez-vous?

CONSUELO.

Rien... Allez-vous-en, vous... Je ne vous aime pas... Vous n'êtes pas mon Francisco...

FALERNO.

Asseyez-vous et calmez-vous, Consuelo... Je suis votre époux, l'ami, le vengeur de votre père... Vous me comprenez, n'est-ce pas?

CONSUELO.

Non... Je veux Francisco...

FALERNO.

Mais écoutez-moi, comprenez-moi...

CONSUELO.

Vous avez là une jolie épingle... donnez-la-moi pour mon enfant...

FALERNO.

Je vous la donnerai, si vous m'écoutez.

CONSUELO.

Bien vrai?

FALERNO.

Sur l'honneur.

CONSUELO.

Parlez vite, alors; mais vous me la donnerez?...

FALERNO.

C'est convenu... Ce Francisco, dont vous parlez toujours, c'était un facteur, un criminel; et une nuit... une nuit, il assassina devant moi votre père.

CONSUELO.

Vous en avez menti!

FALERNO.

Je dis vrai... Les tribunaux le savent; ils ont reçu ma déclaration.

CONSUELO.

Mensonge!... Vois-tu, mon Francisco, il ne faut pas être ambitieux; il ne faut pas rêver la gloire, sinon ils t'accuseront d'infamie... Viens plutôt voir notre enfant, là, là...

FALERNO.

Vous n'avez jamais eu d'enfant de cet homme, Consuelo.

CONSUELO.

Si, un enfant... Demandez à Marguerite...

FALERNO.

Marguerite s'est tuée le soir même de l'assassinat du marquis, en se jetant dans un précipice malgré ceux qui voulaient la sauver.

CONSUELO.

Un précipice... Ah!... oui, oui... C'est vous, c'est vous qui l'avez poussée... Marguerite!... Vous êtes son assassin!...

FALERNO.

Silence!... Consuelo, voici mon épingle pour amuser votre enfant.

CONSUELO.

Merci... C'est joli... joli... joli...

FALERNO.

Maintenant que je vous l'ai donnée, Consuelo, venez vous asseoir... Vous vous rappelez bien votre père?...

CONSUELO.

Oui... mon père... J'irai ce soir me jeter à ses pieds pour lui avouer ma faute...

FALERNO, *à part.*

Quelle idée!.. Cette fois, peut-être, elle parlera... (*Haut.*) Oui, Consuelo, nous irons ensemble.

CONSUELO.

Avec Francisco?

FALERNO.

Avec Francisco... Mais vous savez qu'il veut retrouver son trésor...

CONSUELO.

Quel trésor?...

FALERNO.

Un trésor... un lieu quelconque dans lequel votre père a caché une partie de sa fortune réalisée... Vous savez où est ce lieu... Dites-le-moi, et votre père vous pardonnera...

CONSUELO.

Le trésor... Je sais où il est, le trésor...

FALERNO.

Ah! enfin!... où donc, Consuelo, où donc?

CONSUELO.

Ici... c'est le berceau de mon enfant...

FALERNO, *la saisissant au poignet.*

Consuelo!...

CONSUELO.

Tenez, voici votre épingle, ne me faites pas mal au bras ainsi...

FALERNO.

Entrez dans votre chambre, Consuelo, et soyez sage, ou vous ne reverrez jamais votre enfant... jamais! (*Il la fait entrer dans sa chambre.*)

SCÈNE III

FALERNO, *seul.*

Quelle existence!... quelle existence!... Depuis quinze ans qu'elle est ma femme, pas un éclair de raison, si ce n'est contre moi... Dieu me punit... Dieu venge le marquis; Dieu venge cette femme et son fils sacrifiés dans la même nuit... Il le fallait... Un jour de plus, peut-être, et tout m'échappait... Ruiné par le jeu, deux mois après la mort de mon père, je n'avais de ressources que dans ce mariage, et ce vieillard, dans un accès de folie, allait légitimer le fils de l'adultère... Puis, je devais combattre; l'infant Carlos avait ma parole, et, le marquis vivant, je ne pouvais la tenir... Mais, le marquis mort, sa fille devenue ma femme, voilà que les trois quarts de sa fortune ont disparu, et ce qu'il en reste suffit à peine au payement de mes dettes... J'ai dû passer du crime à la trahison; j'ai déserté la cause de l'infant comme j'avais déserté celle de la reine... Cette fortune, le marquis doit l'avoir enfouie quelque part; sa fille le sait, mais elle est folle!... Essayons de ce médecin, célèbre depuis un an, dont tout le monde vante les miracles... Peut-être lui rendra-t-il la raison... Et si elle m'accuse?... Oh! je payerai si bien cet homme!... Huit jours encore!... j'attendrai huit jours; mais si je ne puis savoir où cette fortune est enfouie, pas une pierre du château des montagnes ne restera debout!... Mon enfant! mon enfant! dit-elle... De quel enfant veut-elle parler?... Aurait-elle jamais été mère?... Oh non, non! Elle aura rêvé cela!... Songe de folle et rien de plus...

UN VALET.

Monsieur Falerno, le docteur Fernand que vous avez envoyé chercher est ici.

FALERNO.

Qu'il entre... Voyons quel homme est ce docteur... Remettons-nous...

SCÈNE IV

FALERNO, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

J'ai reçu ce matin un billet de vous, et je viens me mettre à vos ordres... Je me suis fait attendre peut-être; mais les souffrances sont nombreuses, et il y a peu de consolateurs pour tant de maux...

FALERNO.

Veuillez vous asseoir, monsieur le docteur... La personne pour laquelle j'ai besoin de vos soins est une femme, une femme folle depuis quinze ans.

LE DOCTEUR.

Quinze ans!... Et cette femme est jeune, ou âgée?

FALERNO.

Jeune encore...

LE DOCTEUR.

Quelque grande douleur aura paralysé sa raison... Elle aura été témoin de quelque événement terrible?

FALERNO.

Vous l'avez dit, docteur.

LE DOCTEUR.

Et nul de mes confrères n'est parvenu à lui rendre la raison, ne fût-ce que par éclairs?

FALERNO.

Je vous avouerai, monsieur le docteur, que j'ai d'abord

peu soigné sa folie... Jeté avec la pauvre insensée au milieu de la guerre civile qui déchira notre chère patrie, je l'ai épousée par devoir, et je croyais que mes soins suffiraient pour lui rendre la raison.

LE DOCTEUR.

Vous avez mal fait, monsieur, de vous marier avec une femme insensée... Et d'ailleurs, il me semble que sa folie mettait obstacle à la validité de son consentement.

FALERNO, souriant.

Monsieur le docteur, je vous ai fait venir comme médecin et non comme juge.

LE DOCTEUR.

Monsieur, le médecin est à la fois le juge du fait et de la pensée; il confesse et il blâme, car le sacerdoce qu'il exerce lui donne ce double droit.

FALERNO.

Vous n'êtes pas Espagnol, monsieur?

LE DOCTEUR.

Je suis de tous les pays, monsieur.

FALERNO.

Ce qui veut dire que vous n'êtes d'aucun. Alors je comprends que vous ignoriez qu'il est parfois dans la vie des actions forcées... Je restais le seul protecteur de cette femme, et j'avais engagé ma parole à son père que, lui mort, elle pourrait s'appuyer sur moi.

LE DOCTEUR.

S'il en est ainsi, monsieur, je m'incline; car, sur tous les sols, et sans qu'on ait besoin pour cela d'être gentilhomme, je crois qu'il est possible qu'on soit obligé par les circonstances à obéir en apparence à Dieu, tout en lui désobéissant en réalité... Mais revenons à la malade... Puis-je la voir?...

FALERNO.

Ne croyez-vous pas que, sur une simple relation de ce qu'elle éprouve, il vous serait possible de la guérir?

LE DOCTEUR.

Cela dépend. D'où provient sa folie, suivant vous?

FALERNO.

Monsieur le docteur, il y a peu de temps que vous êtes à Barcelone, et déjà votre réputation y est brillante... Mais, je le sais, la réputation n'est pas encore la fortune, et votre mérite n'a pas encore eu le temps de vous enrichir...

LE DOCTEUR.

Ces réflexions...

FALERNO.

Ces réflexions ont besoin d'être placées ici... Il y a quelquefois dans les familles des secrets profonds, des mystères étranges, des apparences folles qui semblent cependant des réalités... Lorsque le médecin est appelé pour guérir une insensée, plus que tout autre il est à même de recueillir des paroles qui peuvent lui paraître singulières; il me semble alors qu'avant de commencer la cure, il doit engager sa parole de ne rien approfondir comme homme de ce qu'il entendra comme médecin... Voici dix mille réaux pour cette visite... Vous m'avez compris?

LE DOCTEUR.

Trop ou pas assez... Je ne reçois jamais d'argent d'avance, et je n'engage jamais ma parole de tenir secrètes telles ou telles révélations dont ma conscience doit être la seule appréciatrice... C'est donc avec regret, monsieur...

FALERNO.

Demeurez, docteur... Quand je vous demande votre parole de ne rien dire de ce qui s'échappera des lèvres de la fille du marquis de Masarra...

LE DOCTEUR.

Masarra!... Quoi! la fille de ce pauvre vieillard mort dans mes bras!

FALERNO.

Mais qu'avez-vous?

LE DOCTEUR.

Rien, rien!... L'émotion de cette scène... N'avez-vous pas dit que l'insensée était la fille du marquis de Masarra?

FALERNO.

Je l'ai dit.

LE DOCTEUR.

J'avais tort de refuser le serment que vous me demandiez... Je guérirai la fille du marquis de Masarra.

FALERNO.

Et vous engagez votre parole?...

LE DOCTEUR.

Oui, monsieur... Faites-moi le récit que vous m'avez offert.

FALERNO.

Il y a quinze ans, je demeurais à Madrid... Le marquis de Masarra m'y traitait presque comme un tuteur, et ce qu'il y a de certain, comme un ami... Il avait donné sa parole à mon père que j'épouserais sa fille Consuelo, et il m'emmena dans son château, situé au pied des Pyrénées, dans le moment même où la guerre éclatait de ce côté dans toute sa fureur... Le vénérable vieillard avait la tête un peu... je dirais folle, si je ne craignais d'insulter à sa mémoire... J'allais épouser Consuelo, quand un soir l'infortuné marquis fut assassiné devant sa fille par le frère de lait de cette dernière... Mais qu'avez-vous donc encore, docteur?

LE DOCTEUR.

Il fait une chaleur étouffante ici... Permettez-moi d'ouvrir cette fenêtre... (A part.) O Providence!... (Haut.) Continuez, monsieur.

FALERNO.

Le soir de l'assassinat, Consuelo était folle... Depuis, et voilà ce qui est étrange, l'infortunée s'est persuadée qu'elle aimait l'assassin de son père, et, voyez jusqu'où l'entraîne ta folie, qu'elle avait eu un enfant de cet homme.. Elle appelle tous les jours son frère de lait; elle veut qu'on lui présente l'enfant qu'elle croit avoir eu de lui, et auquel elle a donné un nom .. Parfois elle s'emporte, me menace et ne se calme que quand on lui parle de son père.

LE DOCTEUR.

Mais l'assassin du marquis, que devint-il?

FALERNO.

Présent au crime sans pouvoir m'y opposer, j'en pus au moins châtier l'auteur, je tuai l'assassin du marquis.

LE DOCTEUR.

Sur le lieu même?

FALERNO.

Sur le lieu même. .

LE DOCTEUR.

Vous en êtes sûr?

FALERNO.

Quelle demande me faites-vous là?... J'en suis sûr comme on peut l'être quand on tire à bout portant sur un corps d'homme avec un pistolet chargé à balle, et qu'on voit tomber le corps sans entendre un cri... Des témoins justifieront, du reste, ma conduite; d'ailleurs en le tuant, je lui ai rendu service, car il eût été certainement exécuté depuis par le bourreau.

LE DOCTEUR.

Et la folie de la jeune dame consiste à regretter un enfant qu'elle aurait perdu?

FALERNO.

Oui, docteur.

LE DOCTEUR.

Il faut donner au fou des fleurs quand il en demande, des fruits quand il en désire... Pourquoi ne lui avez-vous pas présenté un enfant?

FALERNO.

Vous croyez?...

LE DOCTEUR.

Je crois que la présence d'un enfant adoucirait sa position, et que si vous vouliez obtenir quelques paroles de raison d'elle, vous les obtiendriez quand elle viendrait de se croire en réalité mère...

FALERNO.

Ah! si vous dites vrai, docteur, si vous dites vrai, ma fortune ne suffira pas pour payer votre conseil... Mais quel enfant lui présenter?

LE DOCTEUR.

Le premier venu... qu'il ait, cependant, une figure agréable... Parbleu, j'ai vu sur le seuil de l'église voisine un pauvre aveugle guidé par un petit garçon d'une figure enchanteresse... Nous pourrions faire un essai... Dites à l'un de vos domestiques d'aller chercher le petit garçon et de l'amener ici... L'aveugle, pour une aumône, attendra seul son retour.

FALERNO.

Je vais envoyer quelqu'un. (Il sort.)

LE DOCTEUR, seul.

J'ai donc enfin l'occasion d'éclaircir le mystère de sang dont je fus le témoin pendant cette nuit terrible qui anéantit mes espérances... Mais il n'y avait pas de cadavre près du marquis, et cet homme qui fuyait, c'était le criminel, sans doute, manqué par ce Falerno... J'ai encore cette clef... Oui, elle est sur ma poitrine... Oh! cette fois! cette fois! serais-je de nouveau trompé dans mon espoir?...

SCÈNE V

LE DOCTEUR, L'ENFANT, FALERNO.

FALERNO.

Entrez, mon cher ami; il ne vous sera fait aucun mal, et nous vous donnerons quelque chose pour le pauvre aveugle.

L'ENFANT.

Merci, mon bon monsieur, merci.

FALERNO.

C'est l'enfant dont vous m'avez parlé?

LE DOCTEUR.

Oui, monsieur le comte.

FALERNO.

Maintenant, que faut-il faire?

LE DOCTEUR.

Allez chercher cette pauvre folle; amenez-la ici et laissez-la seule avec cet enfant auquel je vais donner quelques instructions.

FALERNO.

Et vous croyez qu'après avoir quitté cet enfant, un éclair de raison lui sera revenu?

LE DOCTEUR.

Je le crois.

FALERNO.

C'est bien. (A part.) Oh! rien qu'un éclair, cela me suffit. (Il sort.)

LE DOCTEUR.

Votre nom, mon enfant?

L'ENFANT.

Victor, pour vous servir.

LE DOCTEUR.

Que faites-vous dans cette ville?

L'ENFANT.

Je conduis au seuil des églises mon pauvre père aveugle, et nous vivons ensemble des aumônes que lui envoie Dieu.

LE DOCTEUR.

N'avez-vous jamais désiré pour votre père un asile, et pour vous une profession honorable?

L'ENFANT.

Oh! monsieur, je demande cela au ciel tous les jours... Demander l'aumône, c'est bien pénible, quand on a un cœur et des bras.

LE DOCTEUR.

Tant d'intelligence et tant de misère!... Mon enfant, cet asile pour votre père, cette profession pour vous, je vous les promets si vous obéissez à mes instructions.

L'ENFANT.

Ah! monsieur, si vous m'assurez que mon père n'aura plus à craindre de manquer de pain, disposez de moi jusqu'à la mort!

LE DOCTEUR.

Cher enfant, une dame va entrer dans cette chambre, une grande dame... Elle vous prendra pour son fils, et vous l'appellerez ma mère.

L'ENFANT.

Ma mère!... Et vous voulez me récompenser pour prononcer ce mot-là!... Ah! monsieur, il y a si longtemps que j'attends une occasion de le prononcer!

LE DOCTEUR.

N'avez-vous pas connu la vôtre?

L'ENFANT.

La mienne?... Jamais, monsieur... Mais elle doit exister encore, et tous les soirs mon père et moi nous prions pour elle!... Vous qui êtes savant, si vous vouliez écouter un instant mon père, vous sauriez toutes ces choses, et peut-être...

LE DOCTEUR.

Taisez-vous, cher enfant... on vient.

SCÈNE VI

FALERNO, LA COMTESSE, L'ENFANT, LE DOCTEUR.

FALERNO.

Consuelo, chassez de votre front cette tristesse... Il y a là un enfant.

CONSUELO.

Un enfant?...

FALERNO.

Oui, regardez.

LE DOCTEUR, à part.

Mon Dieu! cette femme, c'est la jeune fille du chemin de traverse.

CONSUELO.

Un enfant... Il est grand... il a quinze ans... N'est-ce pas, mon fils, que tu as quinze ans?

L'ENFANT.

Oui... ma mère.

CONSUELO.

Sa mère!... Laissez-moi, messieurs... c'est mon enfant!

LE DOCTEUR.

Venez, monsieur Falerno, venez. (Ils sortent.)

CONSUELO.

Ferme la porte, ferme la porte, mon Victor, et viens près de moi!

L'ENFANT.

Son Victor... C'est mon nom... elle sait mon nom!...

CONSUELO.

Tu ne t'approches point; tu as peur... Méchant! viens donc... J'ai eu bien mal à la tête en t'attendant... bien mal!... Aussi, pourquoi rester si longtemps absent?

L'ENFANT.

Ma mère!

CONSUELO.

Tu pleures... Pourquoi pleures-tu?... Je ne veux pas que tu pleures, moi.

L'ENFANT.

Ma mère... si vous saviez combien je suis heureux, madame, d'être ainsi dans vos bras et de vous dire : Ma mère!

CONSUELO.

Tu as dit madame... Je ne suis pas madame pour toi.

L'ENFANT.

Pardon.

CONSUELO.

Il y a si longtemps qu'on t'éloigne de moi!... Ce sont des méchants... Cet homme qui était là, qui m'a conduite à toi... c'est un... Non, tu le dirais et il me ferait du mal. Il dit que je suis folle... Ce n'est pas vrai... n'est-ce pas que je ne suis pas folle? Et d'ailleurs, quand je l'aurais été, en te tenant ainsi, je ne le serais plus... Une mère qui tient son enfant sur son cœur! mais elle n'est plus malade, elle n'est plus triste, elle n'est plus folle... Elle pleure... comme je pleure... mais elle est heureuse de pleurer.

L'ENFANT.

Je vous prie, ma mère, ne versez pas de larmes.

CONSUELO.

Tu resteras!... tu resteras!... et tu me conteras pourquoi tu as tant tardé à venir... La vieille Marguerite...

L'ENFANT.

Marguerite... Vous avez connu la vieille Marguerite?

CONSUELO.

Si je l'ai connue!

L'ENFANT.

Celle dont mon père m'a tant parlé. Mais alors, Dieu ferait donc un miracle!... ce serait donc ma... Voilà que je deviens fou à mon tour.

CONSUELO.

Écoute!... écoute!... Tu diras à mon mari de venir me défendre!... Ne va pas l'oublier, au moins!... si tu l'oubliais...

L'ENFANT.

J'ai peur!

CONSUELO.

Tu veux partir?... Tu ne partiras pas... Je vais prier Dieu pour qu'il te laisse ici... Sais-tu prier Dieu, toi?

L'ENFANT.

Oh! oui.

CONSUELO.

Dis une prière.

L'ENFANT, à genoux.

Mon Dieu, vous qui aimez les petits enfants et qui les avez embrassés, quand vous étiez sur la terre, ne permettez pas que je sois plus longtemps privé des caresses d'une mère... Rendez-moi, rendez-moi ma mère!

CONSUELO.

Mais elle est là, elle t'embrasse... Ah! que voilà une jolie prière... Tu me l'écriras, tu me la rediras...

L'ENFANT.

Je ne sais pas écrire.

CONSUELO.

Je te l'apprendrai, moi.

L'ENFANT.

Merci, merci... Vous êtes bien malheureuse, et je vous aime... Dites au monsieur qui m'a amené de soulager mon père, et de me conduire près de vous bien souvent...

CONSUELO.

Ton père?...

L'ENFANT.

C'est un pauvre aveugle...

CONSUELO, riant.

Un aveugle!... Tu es fou... c'est toi qui es fou... Ah! ah! ah! ah! aveugle! (Terrible.) Si c'était vrai? Ah! les hommes... Tais-toi, enfant... tais-toi!

SCÈNE VII

LES MÊMES, FALERNO, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Retirez-lui l'enfant avec douceur, et dites-lui qu'elle le reverra.

FALERNO.

Consuelo, je viens chercher l'enfant; il reviendra.

CONSUELO.

Je veux aller avec lui.

FALERNO, la saisissant au poignet.

Consuelo!

CONSUELO.

Vous me faites mal.

L'ENFANT.

Monsieur, c'est une femme...

LE DOCTEUR, à part.

Noble enfant...

FALERNO.

Non, Consuelo, je ne vous fais point de mal... Je vous prie de laisser sortir cet enfant pour qu'on le change de costume.

LE DOCTEUR, à l'Enfant.

Mon ami, dites-lui que vous le désirez.

L'ENFANT.

Ma mère, je le désire.

CONSUELO.

Oh! puisque tu le désires, toi, c'est bien... va... va... et reviens vite... Je vais pleurer.

L'ENFANT.

Votre main, que je la baise?

CONSUELO.

Non, ton front.

LE DOCTEUR, entraînant l'Enfant.

Venez, venez... Monsieur, au revoir.

CONSUELO.

Aveugle!... Il a dit que son père était aveugle!... (L'Enfant fait à Consuelo un geste de la main qui veut dire : Au revoir.)

ACTE III

L'Aveugle.

Le théâtre représente l'habitation de l'Aveugle. — Chambre basse dans un quartier obscur de Barcelone. — Toutes les apparences de la misère. — Au lever du rideau, l'Aveugle entre dans la chambre et jette loin de lui son vieux bonnet de laine rouge et son bâton.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCISCO, même costume qu'au premier acte.

L'orage m'a chassé du seuil de l'église, et je suis revenu sans Victor... J'ai peut-être eu tort de le laisser aller avec cet inconnu... Hélas! nous n'avions pas de pain, sans cela, pour demain, et le monsieur m'a donné une pièce d'argent ou d'or... Je ne vois pas si c'est de l'or ou de l'argent, moi!... S'il allait me garder mon enfant!... O puissant Créateur! quand il sera mort, le pauvre aveugle, que pourrez-vous donc lui donner pour qu'il oublie ces années d'obscurité?... Et ma fiancée, ma mère!... mortes peut-être... Et ne pas oser s'adresser à la justice, car c'est moi qui ai assassiné le marquis; il y a des preuves... Un aveugle devant un tribunal, un homme qui ne verrait pas ses accusateurs, un homme n'ayant que les cris de son désespoir pour convaincre... On frappe, c'est Victor... Ah! mon Victor.

SCÈNE II

LE DOCTEUR, L'AVEUGLE, L'ENFANT.

L'ENFANT.

Oui, c'est moi, bon père... Ne te voyant pas sur le seuil de l'église, j'ai pensé que je te retrouverais ici, et ce monsieur a bien voulu m'accompagner dans sa voiture, une belle voiture.

L'AVEUGLE.

Un étranger ici!... Monsieur, pardonnez au pauvre aveugle, s'il s'est permis cette joie devant vous; mais cet enfant, monsieur, c'est en lui que je retrouve la lumière dont le ciel m'a privé.

LE DOCTEUR.

Ce costume!... Vous êtes de ce pays?

L'AVEUGLE.

Oui, monsieur, de la montagne...

LE DOCTEUR, à part.

Quel rapprochement!... Mais ce ne peut être; oh non!... (Haut.) Il y a longtemps que vous êtes aveugle, mon ami?

L'AVEUGLE.

Quinze ans.

LE DOCTEUR.

Quinze ans!

L'AVEUGLE.

Au son de votre voix, monsieur, il me semble que vous devez avoir un noble cœur.

L'ENFANT.

Oh oui! père... Ce monsieur est bien bon, et il t'écoutera, lui.

LE DOCTEUR.

Auriez-vous donc été victime de quelque crime, ou votre cécité serait-elle un châtiment du ciel?

L'AVEUGLE.

Un châtiment du ciel!... Oui, ce fut un châtiment du ciel.

LE DOCTEUR.

Ce serait lui!

L'AVEUGLE.

Mais elle fut aussi le résultat d'un crime affreux.

LE DOCTEUR.

Un crime commis par vous?

L'AVEUGLE.

Par moi!... Qui êtes-vous, monsieur, qui êtes-vous?... Cette accusation que vous me jetez à la face, il y a quinze ans, sur le lieu même où le crime fut commis, je l'ai entendu prononcer à mes oreilles par celui qui venait de tuer un homme, et qui m'avait brisé le front pour m'empêcher de le punir...

LE DOCTEUR.

Arrêtez!... Laissez-moi remercier celui qui est au ciel, pauvre aveugle, et remerciez-le ainsi que moi; car il opère chaque jour des miracles, et ses victimes sont toujours vengées par lui.

L'AVEUGLE.

Oh! que voulez-vous dire?... L'intérêt que vous prenez à mon récit, que tant d'autres, en me jetant une aumône, ont refusé d'entendre; les paroles que vous achevez de prononcer, me prouvent que vous n'êtes pas pour moi un auditeur ordinaire... Qui êtes-vous? ou je ne dis plus rien, plus rien!

LE DOCTEUR.

Vous voulez savoir qui je suis, infortuné?

L'AVEUGLE.

Oui, oui.

LE DOCTEUR.

Vous voulez savoir qui je suis, je vous le répète? (L'Aveugle joint les mains.)

L'ENFANT.

Oh! monsieur, vous voyez bien que mon père vous supplie de le lui dire.

LE DOCTEUR.

Eh bien! je suis un médecin qu'a fait appeler, il y a trois heures, une personne de cette ville pour soigner une pauvre folle qui se nomme Consuelo de Masarra.

L'AVEUGLE.

Consuelo!... Victor, conduis-moi, conduis-moi... Monsieur, si vous avez une conscience pure, une âme croyante; si vous avez aimé sur terre, dites-moi, dites-moi où demeure cet homme qui vous a fait appeler chez lui.

L'ENFANT.

Je le sais, moi, mon père.

L'AVEUGLE.

Ah! Victor... cette femme! cette femme!... c'est ta mère!

L'ENFANT.

Ma mère!... Oh! mon cœur ne m'avait donc pas trompé!

LE DOCTEUR.

Demeurez!... L'homme qui m'a fait appeler pour soigner cette femme se nomme Falerno.

L'AVEUGLE.

Falerno!... Oh! non, n'y allons pas! n'y allons pas!... Votre main, monsieur, votre main! approchez-la de mon cœur!... vous voyez qu'il bat à briser ma poitrine... eh bien! qu'il la brise si je suis coupable du crime que peut me reprocher cet homme; que Dieu me maudisse si ce n'est pas lui qui est un assassin!

LE DOCTEUR.

Dieu le sait, et Dieu le dira!

L'AVEUGLE.

Mais comment avez-vous pu savoir, vous, qu'avec ce nom, ce nom de femme que vous avez prononcé, vous alliez me déchirer le cœur et m'épouvanter à la fois?... Vous le voyez, je ris, je ris et je pleure... Si je pouvais au moins vous voir... mais, aveugle! aveugle!...

LE DOCTEUR.

J'ai prononcé le nom de Consuelo de Masarra, pauvre ami, parce que je vous ai reconnu pour l'homme qui, il y a quinze ans, fuyait, un enfant dans les bras, au sein des montagnes de Catalogne, en passant sur un cadavre.

L'AVEUGLE.

Vous étiez là?

LE DOCTEUR.

J'y étais!...

L'AVEUGLE.

Oh! alors... alors, vous savez bien que je ne suis pas l'assassin!

LE DOCTEUR.

Je le crois... je ne puis que le croire... je n'arrivai sur le lieu du crime qu'au moment où le marquis expirait... Où alliez-vous, courant et criant par ces monts?

L'AVEUGLE.

Où j'allai?... Ah! monsieur, je voulais rejoindre l'infâme, lui ravir ma mère et ma fiancée... mais la vue me manquait, le sang inondait mon visage... en vain je l'étanchais, espérant chaque fois revoir le ciel et les montagnes... rien! rien!... Ce n'était pas le sang qui me cachait la terre, c'étaient mes prunelles brûlées qui ne reflétaient plus les objets; c'était mon âme désormais emprisonnée qui ne pouvait plus espérer qu'en Dieu... Si j'avais rejoint Falerno, j'étais perdu... Je l'avais entendu crier à ceux qui enlevaient ma mère et Consuelo : « Cet infâme est l'assassin du marquis! » Entre ma parole et la sienne, nul de ces hommes n'aurait hésité... J'avais mon enfant à protéger... réveillé dans mes bras, il poussait des cris plaintifs qui me rendirent à moi-même... Je devais vivre; je devais rester libre pour élever ce petit être et lui apprendre plus tard le secret terrible qui pesait sur moi... Un époux peut se passer de celle qu'il aime, quand il a son enfant dans ses bras; mais il sait bien qu'un enfant meurt désespéré s'il n'a pas connu sa mère!

LE DOCTEUR.

Infortuné!

L'AVEUGLE.

Je me dirigeai en rampant vers la chaumière d'un ami...; j'y entrai sanglant et dévoré de fièvre... Là, je vécus trois mois entre la vie et la mort, soigné par sa vieille mère. Quand je revins à moi, mon ami était mort... et mort à la suite de Falerno, dans une attaque contre les troupes de Sa Majesté la reine.

LE DOCTEUR.

Falerno!... Falerno était alors...

L'AVEUGLE.

Un rebelle... non, c'était un traître; déserteur du drapeau de sa jeune souveraine, il avait soulevé la montagne en faveur de l'infant et fait mitrailler ses compagnons d'armes dans une embuscade.

LE DOCTEUR.

Quel abîme d'infamies, mon Dieu!

L'AVEUGLE.

On doit avoir peur de cet homme, n'est-ce pas, quand on n'a plus d'yeux pour le voir?

LE DOCTEUR.

Oh! vous en aurez désormais, car je verrai pour vous... en attendant que la science essaye de vous rendre la lumière.

L'AVEUGLE.

La lumière! à moi!

L'ENFANT.

Oh! monsieur, monsieur!

LE DOCTEUR.

Pas de folles espérances... j'essayerai; mais il faut d'abord songer à sauver la fille du marquis de Masarra. La justice du royaume n'a pas puni le traître que la clémence souveraine aura sauvé; mais elle punira l'assassin, je vous le jure, et Sa Majesté est trop juste pour lui pardonner de nouveau.

L'AVEUGLE.

Oh! alors, mon enfant, mon enfant, tu reverras ta mère!

L'ENFANT.

Ma mère! oh! je l'ai vue! je l'ai vue!... et mon cœur éclate en sanglots de joie; car cette femme que j'ai nommée ma mère par votre ordre, monsieur, c'était la mienne!

L'AVEUGLE.

Tu l'as vue!

L'ENFANT.

Oui, et elle m'a pressé sur son cœur.

L'AVEUGLE.

Oh! viens, viens, que je t'embrasse comme elle!

LE DOCTEUR.

Maintenant, laissez-moi me retirer... Je cours chez un magistrat dont je soigne la fille. C'est un homme savant et dur, un ami des pauvres... Je vous l'enverrai de suite; vous lui direz tout... Quant à moi, je retournerai chez Falerno... faut qu'il ne soit pas préparé au coup de tonnerre qui va le foudroyer.

L'AVEUGLE.

Arrêtez, monsieur, arrêtez... Vous le voyez, je suis un pauvre infortuné; ce serait affreux, parce que je suis pauvre, de m'abandonner, de ne plus revenir, de m'oublier, d'avoir peur de mon bourreau...

LE DOCTEUR.

Oh! pauvre ami!...

L'AVEUGLE.

Jurez-moi donc que vous reviendrez, que le magistrat viendra, que je serai vengé!.. Non, ne jurez rien; je vous crois

Mais emmenez mon Victor avec vous, emmenez-le. En le sachant avec vous, je serai tranquille, car vous ne m'oublierez pas.

LE DOCTEUR.

Viens donc, enfant.

L'ENFANT.

Courage et espoir, mon père, tu vois bien que Dieu est avec nous!...

SCÈNE III

L'AVEUGLE, *seul.*

Ils sont partis... le bruit même de leurs pas s'est éteint... Consuelo... folle! et dans les mains de cet homme qui a tout trahi et tout vendu!... Consuelo! (*Il pleure.*) Je pleure, je pleure comme un insensé... Des larmes!... Voilà qui est plaisant... Des larmes!... c'est du sang qu'il faut!... On frappe... et c'est à cette porte... Le magistrat!... la vengeance!... Ah! mon pauvre cœur, ne me brise pas ainsi la poitrine... Ouvrons.

SCÈNE IV

FALERNO, L'AVEUGLE.

FALERNO, *à part.*

Le curé de la paroisse m'a dit que l'aveugle et l'enfant demeuraient ici. (*Haut.*) Bonjour, mon ami... Qu'avez-vous? Cette émotion...

L'AVEUGLE.

Monsieur, monsieur, c'est que je vous attends comme le mourant attend le pardon du ciel.

FALERNO.

Moi!

L'AVEUGLE.

Homme, vous aurez pitié de mes larmes; magistrat, vous me vengerez!

FALERNO, *à part.*

Que veut-il dire? Ce costume, ce visage...

L'AVEUGLE.

Vous ne parlez point; l'émotion vous en empêche!... C'est comme moi, voyez-vous...

FALERNO.

Remettez-vous... (*A part.*) Quel est cet homme?

L'AVEUGLE.

Mais je parlerai, je parlerai... Celui qui m'accuse... de Falerno...

FALERNO.

Que dites-vous?

L'AVEUGLE.

Falerno est l'assassin.

FALERNO, *à part.*

C'est Francisco! c'est Francisco!... et cet enfant... Consuelo n'avait pas menti... Il est seul... (*Haut.*) Parlez!

L'AVEUGLE.

Monsieur... il a tué ma mère, il a vendu ses compagnons d'armes, il m'a ravi tout ce que j'aimais dans ce monde... il a...

FALERNO.

Il sait tout, il sait tout.

L'AVEUGLE.

Mais qu'il vienne donc, ce Falerno; qu'on le place donc ici seul avec moi! et la vue, je la lui prendrai à mon tour avec ces ongles, pour que le combat devienne égal!... Mais il ne viendra pas; il ne sait pas que j'existe : il triomphe; je ne l'aurai jamais seul, là, près de moi, assez près pour le saisir dans ces mains qui ne s'ouvrent plus depuis quinze ans que pour demander l'aumône, mais qui cette fois s'ouvriraient pour donner la mort!

FALERNO.

Arrêtez! la douleur vous égare; il n'est pas permis de se venger soi-même.

L'AVEUGLE.

Oui, oui, c'est vrai, monsieur le magistrat : la justice me vengera, n'est-ce pas?

FALERNO.

Oui, oui. (*A part.*) Magistrat... profitons de son erreur, il faut qu'on ne le retrouve pas ici. (*Haut.*) Mon ami, ma voiture vous attend à la porte... venez; je recueillerai vos déclarations chez moi.

L'AVEUGLE.

Et mon Victor, mon Victor sait que vous m'emmenez?

FALERNO.

Oui... Donnez-moi votre main.

L'AVEUGLE.

Laissez-moi prendre ici quelques vêtements.

FALERNO.

Non, non... Venez, on vous attend... Votre main?

L'AVEUGLE.

La voici, monsieur; mais ne la touchez qu'avec dégoût... Vous le savez, je viens d'avoir une mauvaise pensée... Et maintenant encore je me dis que si jamais ma main touchait ainsi celle de Falerno, je serais capable d'un crime!... Je la tuerai, oh oui, je le tuerai!

FALERNO.

Ah! venez donc! venez donc!... (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

L'ENFANT, *puis* LE DOCTEUR.

L'ENFANT. *Il entre par l'autre porte.*

Père, le magistrat n'est pas chez lui, et... Père!... où es-tu donc?... Ah! sur la porte peut-être... Personne. . Père! père!... Ah! mon Dieu!... Mon père! mon père!... Il va revenir... attendons... Quelles idées j'ai là de m'épouvanter... Attendons... Il ne revient pas... Pourquoi est-il sorti?... Voilà que j'ai peur de nouveau... Père! mon père!... (*Le Docteur entre.*) Ah!... Monsieur, où est mon père?

LE DOCTEUR.

Ton père?... mais je ne sais, j'ignore...

L'ENFANT.

Vous savez où il est... vous le savez... Rendez-le-moi... Sans moi, monsieur, il mourra... Je suis sa vue, son guide, sa consolation, son soutien... et je l'aime, je l'aime... Il est si malheureux!

LE DOCTEUR.

Calme-toi, cher enfant.

L'ENFANT.

Oh! mon père!

LE DOCTEUR, *à part.*

Quel étrange mystère!... Le bonheur aurait-il rendu ce pauvre homme insensé? Pourquoi est-il parti?

L'ENFANT.

Vous parlez seul... Mon père!...

LE DOCTEUR.

Mon Dieu! Il faut courir chez Falerno... Cette porte ouverte de ce côté!... Mais que vois-je?... c'est sa voiture... Cet infâme aura découvert...

L'ENFANT.

Mon père!... vous savez où il est...

LE DOCTEUR.

Viens avec moi, et tu le reverras; oui, je te le jure, enfant, moi qui comprends tes douleurs, moi qui ai tant souffert d'être orphelin, je te le jure, je te le rendrai, ton père.

ACTE IV

Le Coffret.

Le théâtre représente la grande salle du vieux château de Masarra dans les Pyrénées. — Le fond s'ouvre sur une galerie à jour formée de colonnettes surmontées d'ogives en ruine. — Nuit sombre, mêlée d'éclairs. — Orage au lointain. — L'aspect de cette salle nue, dont les quatre portes sont béantes et sombres, est de l'effet le plus sinistre. — Vieille table, vieux fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

FALERNO, L'AVEUGLE.

L'AVEUGLE.

Où me conduisez-vous, monsieur?

FALERNO.

Rassurez-vous, la justice est obligée, pour arriver à la découverte de la vérité, d'avoir recours, même envers les innocents, à des mesures sévères, et que j'ai adoucies pour vous. Quand vous aurez subi les interrogatoires indispensables, votre Victor, qui nous a suivis, vous sera rendu.

L'AVEUGLE.

Je vous crois, monsieur le juge, je vous crois; mais, voyez-vous, j'ai tant souffert ici-bas, qu'il faut me pardonner mes doutes et mes impatiences... Si mon enfant m'était ravi!.. Oh! tenez, je ne veux pas penser à cela... je ne le veux pas...

FALERNO.

Et vous avez raison... Mais, dites-moi... l'on accuse votre ennemi de n'avoir épousé Consuelo de Masarra, folle, que pour s'emparer d'un trésor enfoui quelque part, avant sa mort, par le marquis, son père, et dont elle aurait eu connaissance.

L'AVEUGLE.

Un trésor!

FALERNO.

La fille du marquis, sans doute, vous aura confié ce secret?...

L'AVEUGLE.

Je vous jure, monsieur, qu'elle ne m'en a rien dit.

FALERNO.

Oh! prenez garde! la justice veut tout savoir...

L'AVEUGLE.

Un trésor!... Ah! monsieur, son trésor, à elle, c'était cet enfant que vous retenez trop longtemps loin de moi, c'était mon amour; il s'agissait bien, pour elle, de fortune et de gloire!... Moi seul étais ambitieux, et Dieu m'a puni.

FALERNO.

Quoi! jamais un mot dit par elle n'a pu vous faire soupçonner...

L'AVEUGLE.

Jamais... Tenez, pardonnez-moi, monsieur, mais il me semble que la justice a tort de s'inquiéter de ce trésor avant d'avoir châtié le crime... Un trésor pour elle, qui est aveugle d'esprit, comme je suis aveugle de corps... nous n'en avons besoin ni l'un ni l'autre... Ce qui lui manque, à elle, c'est la raison; à moi, c'est la vue... à nous deux, nous formons à peine un être humain...

FALERNO.

Mais votre enfant?...

L'AVEUGLE.

C'est vrai! c'est vrai!... Ah! misérable égoïste... j'oubliais... Il faut chercher, chercher ce trésor...

CONSUELO, *paraissant au fond.*

Le trésor!... c'est ici.

FALERNO.

Vous savez donc?...

L'AVEUGLE.

Je vous ai dit que non, monsieur; je vous ai dit que non!...

FALERNO.

Oh!...

L'AVEUGLE.

Il faut le chercher, il faut le découvrir... Mon Victor en a besoin.

FALERNO.

Oui, oui... Vous allez être confronté avec celui que vous accusez.

L'AVEUGLE.

Oh! de suite, alors, de suite!...

FALERNO.

Ici, je n'oserai jamais...

CONSUELO. *Elle paraît au fond.*

Mais où donc?... Mon Dieu! mon Dieu!

L'AVEUGLE.

Il y a quelqu'un ici...

FALERNO.

Venez, venez...

CONSUELO, *voyant le Comte, pousse un cri.*

Ah!... lui! lui!... (*Elle sort.*)

L'AVEUGLE.

Ce cri! ce cri!

FALERNO.

Qu'avez-vous?...

L'AVEUGLE.

J'ai entendu...

FALERNO.

Le vent qui souffle dans les branches... Venez...

L'AVEUGLE.

Oh! j'ai rêvé, j'ai rêvé! (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

LE DOCTEUR *et* L'ENFANT *entrent par le fond, ils ont escaladé la muraille.*

LE DOCTEUR.

Pas de bruit, enfant... Saisis cette colonne... mets ici le pied... Bien... bien... Nous y sommes... Tu ne t'es pas fait mal?...

L'ENFANT.

Non, monsieur.

LE DOCTEUR.

Et maintenant, tu crois bien, n'est-ce pas, que je te rendrai ton père ou que je mourrai? Oui, ce Dieu qui remplit d'éclairs et de tonnerres cette nuit affreuse, ce Dieu sera avec nous, avec ces deux êtres qui cherchent leur famille, et qui n'ont d'espérance que dans sa justice.

L'ENFANT.

Mon Dieu, exaucez-nous!

LE DOCTEUR.

Les renseignements que j'ai pris sont exacts, et mes souvenirs ne m'ont pas trompé... Falerno est ici presque seul avec ses deux victimes, et le vieux manoir est assez grand pour nous cacher à ses yeux jusqu'au moment où l'action sera nécessaire... J'ai de l'or pour les valets, des armes pour le maître... Bien... Regarde, enfant, où donnent ces issues, et dis-moi si l'orage redouble... Où peut être ce coffret?... Dans le salon du château .. Voici la clef... Ce furent ses dernières paroles, et plus d'indices... Cette salle me semble la plus vaste du vieil édifice. Si c'était ici? Oh! je le saurai... Eh bien, Victor?

L'ENFANT.

L'orage redouble... Écoutez la pluie qui fouette ces murailles.

LE DOCTEUR.

Et ces portes?

L'ENFANT.

Celle-ci conduit à un escalier qu'éclaire une lampe à peine allumée. De ce côté, de grandes salles ouvertes et vides... ici, une longue galerie... là, une chambre où la pluie tombe comme au dehors.

LE DOCTEUR.

C'est dans cette chambre que nous devons entrer, si nous entendons quelque bruit.

L'ENFANT.

Et ma mère, monsieur, et le pauvre aveugle, quand les reverrons-nous?

LE DOCTEUR.

Bientôt. (*A part.*) Pourvu que l'aveugle existe encore!

L'ENFANT.

Monsieur, monsieur! un homme monte l'escalier!

LE DOCTEUR.

Falerno peut-être... Tais-toi! (*Ils courent dans la chambre désignée plus haut.*)

SCÈNE III

FALERNO *entre, enveloppé d'un manteau et une lampe à la main. Il tombe assis.*

Quelle nuit!... L'orage au ciel et dans mon cœur!... J'étais armé, je n'avais qu'un mouvement à faire pour anéantir le seul témoin de mon crime; mais je n'ai pas osé... Je l'ai laissé dans les ruines de son ancienne demeure... Il ne sait rien du trésor; et moi, moi!... Sombres murailles, vous ne répondrez donc jamais rien à cette question?... Insensé que je suis, avoir peur du bruit que produisent deux nuages qui s'entrechoquent!... C'était bon dans les temps d'ignorance... Demain, l'aveugle ne sera plus... Personne ne viendra chercher son cadavre dans cette chaumière quand elle sera devenue son tombeau; demain, avant le jour, il faut que tout soit fini. Allons dormir... Dormir!... par ce temps!... O argent, argent maudit! argent démon! argent rival du ciel, qu'il en coûte d'insomnies pour te posséder!... (*Il se retire la lampe à la main.*)

SCÈNE IV

LE DOCTEUR, L'ENFANT.

L'ENFANT.

Il n'est plus là... Vous l'avez entendu, monsieur... Demain, c'est demain, avant le jour.

LE DOCTEUR.

Ne tremble pas, Victor... Tu as entendu gronder la foudre. Cet homme a dit qu'il ne fallait pas en avoir peur, que la science le défendait... C'est un mensonge. La science ne fait que rendre plus grande l'idée du maître qui est là-haut, et qui met l'orage dans le cœur du misérable, en même temps qu'il pousse les nuages à se briser dans les cieux. Et la preuve, c'est que le criminel a le délire; il a oublié, dans sa frayeur, ces clefs qui nous manquaient, ces armes dont je n'ai pas besoin.

L'ENFANT.

Oh! je les prends, moi.

LE DOCTEUR.

Du bruit de ce côté... Une femme!... C'est elle! Victor, c'est ta mère... Pas un cri, pas une parole... Écoutons...

L'ENFANT.

J'ai peur! j'ai peur!

SCÈNE V

LE DOCTEUR, L'ENFANT, CONSUELO.

CONSUELO.

Personne!... Personne ne me voit... Je veux le trésor. C'est là... O mes souvenirs!... De ce côté... Oh! je le cacherai bien... bien... dans le berceau de mon enfant.

LE DOCTEUR.

Que dit-elle?

CONSUELO.

On touche ce ressort... Ah! c'est le coffret... Mon enfant est riche!

LE DOCTEUR.

Ah! vous êtes juste, mon Dieu!

CONSUELO.

Ah! un homme ici... Au secours! au secours!... Ce trésor est à mon enfant, rien qu'à lui!...

LE DOCTEUR.

Silence, au nom du ciel!... Votre enfant, le voilà! (En voyant Victor, elle abandonne le coffre et pousse un cri.)

CONSUELO.

Victor! Victor!

L'ENFANT.

Ma mère!

LE DOCTEUR.

La clef ouvre!... Des papiers à mon adresse, et de la même écriture que cette lettre que je reçus autrefois... Lisons...

L'ENFANT.

Ma mère!... Mon Dieu! vous qui aimez les enfants, et qu' les avez embrassés quand vous étiez sur la terre, ne permettez pas que je sois plus longtemps privé des caresses de ceux qui m'ont donné le jour... Rendez-moi mon père, rendez-moi ma mère!

LE DOCTEUR, lisant.

« Fernand, si la mort venait à me frapper sans que je t'aie vu, tu trouveras dans ce coffret les titres qui te font héritier de mon nom et d'une partie de ma fortune. Sois digne de l'un, fais un noble usage de l'autre. Aime ta sœur, protége-la. Je te bénis... Le marquis de Masarra. » Mon père, lui, ce pauvre vieillard dont j'ai reçu le dernier soupir, et ma sœur, c'est elle...

CONSUELO.

Sa sœur!...

LE DOCTEUR.

Folle! elle est folle!... Allons, du courage, de la force, il faut que l'infâme meure de ma main, non de la main du bourreau! Mais que faire, mon Dieu, que faire! Oh! quelle idée... Consuelo! Consuelo! te souviens-tu du chemin que tu prenais jadis pour te rendre à la cabane de Francisco.

CONSUELO.

Francisco! la cabane! par le bosquet de chêne... Oh! il m'attend, laissez-moi.

LE DOCTEUR.

Victor, prends sa main, suis-la où elle te conduira... Ah! prends ce billet; tu laisseras ta mère seule avec l'aveugle, puis tu courras au village, où le juge attend, et tu le lui remettras; ce billet, c'est la vengeance.

L'ENFANT.

Suivez-moi, ma mère, suivez-moi.

CONSUELO.

Francisco! la cabane... Ah! viens, viens!

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, puis FALERNO.

LE DOCTEUR.

Refermons ce coffret... L'orage s'est éloigné, voici l'aube; salut au jour de la justice divine!.... Falerno... il n'a pas oublié qu'aujourd'hui tout doit être fait. (Il se place dans l'ombre.)

FALERNO.

Il sera jour bientôt, la tempête s'est calmée... le manteau, les clefs... Où sont les clefs et les armes?... Cette nuit, j'avais la tête perdue... les clefs seront oubliées à une porte... quant aux armes, je n'en ai pas besoin; le précipice n'a pas vomi le cadavre de Marguerite, et c'est encore le précipice qui ensevelira mon secret.

LE DOCTEUR.

Pardon, monsieur, un mot...

FALERNO.

Le docteur ici!

LE DOCTEUR.

Ma visite doit-elle donc tant vous étonner? Le hasard a permis que je fisse, chez vous, connaissance avec un enfant dont le père aveugle a disparu subitement... vous seul aviez intérêt à la disparition de cet homme, voilà pourquoi je suis ici.

FALERNO.

L'aveugle dont vous parlez sera ce soir entre les mains de la justice.

LE DOCTEUR.

Pourquoi?

FALERNO.

Parce que cet aveugle est l'assassin du marquis de Masarra.

LE DOCTEUR.

Et de peur, sans doute, qu'un scandale se fit autour de votre nom, vous auriez désiré que l'aveugle disparût sans procès? La loi est faite pour tous, monsieur, il faut s'y soumettre.

FALERNO.

Je suis ici chez moi, et je vous ordonne de sortir!

LE DOCTEUR.

Je ne quitterai le seuil du château qu'à l'arrivée de la justice.

FALERNO.

Mais parle donc, dis-moi quel intérêt te pousse. Tu ne me persuaderas pas que tu viens ici pour l'aveugle.

LE DOCTEUR.

Je viens pour l'aveugle.

FALERNO.

Eh bien! je vais te l'amener... Attends! attends! (Il sort.)

LE DOCTEUR.

Malheureux!... Cet homme médite un nouveau crime... Il veut tuer l'aveugle! Ah! mais cette fois, cette fois, j'arriverai avant lui. (Il sort.)

ACTE V

Le théâtre représente en partie le décor du prologue ; seulement, l'intérieur de la cabane de Francisco est visible pour le spectateur. — La partie droite du paysage se trouve, par conséquent, moins développée ; elle occupe encore cependant la moitié de la scène. — Au lever du rideau, le jour commence à poindre. L'orage s'éloigne.

SCÈNE PREMIÈRE

L'AVEUGLE, dans la cabane.

Ah ! ce cri, je crois encore l'entendre... Il est là, toujours là... C'était sa voix, à elle; oh oui ! c'était bien sa voix... Et cependant, je rêvais... Mais où m'a conduit cet homme ? me tromperait-il ?... C'est étrange ! je ne puis rien comprendre à ce qui m'arrive depuis que mon Victor n'est plus auprès de moi. Une porte... Celui qui m'a ravi la vue ne m'a pas enlevé les autres sens, et je saurai bien si le jour est proche... L'air... l'air du matin, l'air des montagnes... Étrange chose ! il me semble que je suis revenu au temps de ma jeunesse, et que je connais cette brise... Salut au jour qui me rendra Victor... Victor et Consuelo, ces deux parts de ma vie, ces deux regards qui verront pour moi...

SCÈNE II

L'AVEUGLE, CONSUELO, L'ENFANT.

(L'Enfant paraît à droite, tenant Consuelo par la main.)

L'ENFANT.

Où me conduit-elle ?... Elle s'arrête; elle semble chercher... Ah ! une chaumière en ruine ; c'est là, sans doute...

CONSUELO, s'avançant vers la porte de la chaumière, et la désignant de la main.

Oui, c'est là.

L'AVEUGLE.

Il m'a semblé entendre le son d'une voix humaine...

L'ENFANT, suivant la folle qui a ouvert la porte avec l'une des clefs qu'elle tenait à la main.

Mon père !

L'AVEUGLE.

Victor ! Victor !

CONSUELO.

Où suis-je ? Quel est cet enfant ? cet homme ?

L'AVEUGLE atterré.

Oh ! cette voix, cette voix encore !

L'ENFANT.

Par pitié, père ! par pitié, de la force, de la foi en Dieu !

CONSUELO.

Cet enfant... Viens, viens donc !... c'est Victor !...

L'AVEUGLE, au comble de l'exaltation.

Oh ! mon Dieu ! suis-je insensé ?... (Il tombe à genoux de nouveau.)

L'ENFANT.

Mon père, prenez la main de cette femme; c'est la fille du marquis de Masarra.

L'AVEUGLE.

Donne ! donne !... Ah ! sa main !

CONSUELO.

Au secours, Victor !

L'ENFANT.

Ma mère !

L'AVEUGLE.

Oh ! ne tremble pas, Consuelo ! Consuelo !... Ne reconnais-tu pas le chasseur Francisco, ton frère de lait et ton fiancé ?

CONSUELO.

Vous contez des histoires, vous... alors je veux que vous m'en contiez une... j'aime les histoires.

L'ENFANT.

Oui, oui... Assieds-toi là, mère. (A l'Aveugle.) Bon père, je suis obligé de te laisser seul avec elle... Qu'elle ne me voie pas sortir; occupe-la... et puis le médecin a dit qu'elle ne serait plus folle... Un baiser, père... et laisse-moi partir... (Il sort précipitamment. Une fois dans la campagne, il s'écrie :) Le village doit être de ce côté; qui me guidera ? Est-ce que j'ai besoin d'un guide, moi, pour aller chercher les libérateurs de ma mère ?...

SCÈNE III

L'AVEUGLE, assis près de CONSUELO.

CONSUELO.

Pourquoi êtes-vous là sans rien dire ?... Parlez-moi.

L'AVEUGLE.

Consuelo, Consuelo, est-ce que ma voix ne dit rien à votre souvenir ?

CONSUELO.

Votre voix ?... Contez-moi donc l'histoire que vous m'avez promise.

L'AVEUGLE.

Rien ! rien !... Écoutez donc, pauvre femme... Dans les montagnes de la Catalogne...

CONSUELO.

Dans les montagnes de mon pays.

L'AVEUGLE.

Oh ! elle se souvient !

CONSUELO.

Après ?

L'AVEUGLE.

Il y avait un château, un beau château orgueilleusement construit sur le flanc du mont le plus élevé, et auquel on arrivait par un petit chemin au bord duquel se trouvait une chaumière.

CONSUELO, vaguement.

Une chaumière ?

L'AVEUGLE.

Le château était habité par un vieillard et par une jeune fille... belle... belle... Oh ! je ne puis pas dire combien elle était belle, sans que mes yeux éteints se mettent à pleurer... Dans la chaumière vivaient une vieille femme et son fils... la nourrice et le frère de lait de la jeune fille du château... La vieille mère se nommait Marguerite, le jeune homme se nommait Francisco.

CONSUELO.

Francisco, Marguerite... Ma nourrice et lui !... lui !

L'AVEUGLE.

Oh ! si ! si ! elle se souvient... Consuelo, Consuelo, est-ce que ma voix ne dit rien à votre souvenir ?

CONSUELO.

Votre voix ?... Contez-moi donc l'histoire que vous m'avez promise.

L'AVEUGLE.

Non ! non ! elle a déjà oublié !

CONSUELO.

Après ?

L'AVEUGLE.

Ce jeune Francisco fut d'abord le compagnon d'enfance de sa jeune maîtresse ; il cherchait pour elle les fleurs les plus belles; il l'aidait à gravir les rocs les plus élevés ; et tous deux alors, au sommet de ces cimes d'où ils voyaient le monde à leurs pieds, sentaient se développer leur esprit avant l'âge. Si bien que le jeune homme, né pauvre, devint digne d'aimer d'amour sa sœur de lait et de l'entendre lui dire qu'il en était aimé... Les années se passaient. Chaque jour, la jeune fille, qui avait refusé à son père de se rendre à la cour, descendait à la chaumière, et la vieille, faible comme toutes les mères, laissait les deux jeunes gens rêver sans sommeil et s'enivrer de leur douce passion. Un jour, la jeune fille accourut éperdue; elle pleurait... elle embrassait la vieille Marguerite sans pouvoir prononcer une parole : la fille du marquis de Masarra était mère !

CONSUELO.

Oui! oui!... Elle eut un fils qu'elle venait embrasser tous les soirs... Pauvre enfant... Oh! Marguerite, qu'as-tu fait de l'enfant?

L'AVEUGLE.

Ah! tu te rappelles donc enfin, Consuelo!... Ma voix, tu la reconnais, n'est-ce pas?

CONSUELO.

Votre voix?... Contez-moi donc l'histoire que vous m'avez promise.

L'AVEUGLE.

Dieu du ciel! vous êtes sans pitié pour moi!

CONSUELO.

Après?

L'AVEUGLE.

Après?... L'existence du jeune homme et de la jeune fille devint une crainte et une joie continuelles, jusqu'au jour où l'enfant vint au monde... L'enfant! entends-tu, Consuelo, l'enfant qui s'appela Victor!

CONSUELO.

Victor?...

L'AVEUGLE.

Oh! qu'il fut aimé cet enfant!... Que de baisers furent confondus sur son front!... Que d'allégresse gonflait le cœur des deux amants, quand ils le voyaient sourire!... C'était leur ange, c'était le gage, la promesse du pardon et de l'union sans nuages... Hélas! la guerre civile éclata. Ambitieux pour sa fiancée, pour son enfant, Francisco se jeta au milieu des rebelles, et le père de Consuelo arriva de Madrid avec un jeune homme auquel il destinait sa fille... Ah! maudite soit cette époque de douleurs et de larmes!... Ecoute, écoute bien... Un soir que Francisco et sa fiancée embrassaient avec transport leur enfant, un bruit de voix se fit entendre... Francisco sortit, et il aperçut le cadavre du marquis de Masarra sur le sol; il voulut crier, venger la victime; l'assassin n'était autre que son rival, et l'infâme, lui tirant à bout portant un coup de pistolet, le fit aveugle... aveugle! comprends-tu, Consuelo?

CONSUELO. *Une grande révolution morale s'opère en elle; elle reconnait la chaumière; elle se lève pleine de raison après avoir poussé un dernier cri de folie.*

Ah!...l'enfant!... la chaumière!... La chaumière, la voilà! la voilà!...

L'AVEUGLE.

Que dis-tu?

CONSUELO.

Là, là... il y avait le berceau... vois-tu!... Ah!... le malheureux, il est aveugle!

L'AVEUGLE.

Le berceau... la chaumière...

CONSUELO.

C'était ici, te dis-je... Voici la porte par laquelle j'entrais. (*Elle l'ouvre.*) Oui, oui, et la campagne, et le petit chemin conduisant au château de mon père... Mais j'ai donc dormi, moi, dormi bien longtemps!... Oh non! j'ai été folle!

L'AVEUGLE.

Consuelo, ma voix, ma voix t'est donc enfin connue?

CONSUELO.

Ta voix?... si je la connais?... C'est celle de celui qui embrassait avec moi le petit enfant du berceau; c'est celle de mon frère de lait; c'est celle de mon fiancé; c'est la tienne, Francisco... Ah! mon Francisco! (*Elle se jette dans ses bras.*)

L'AVEUGLE.

Elle m'a reconnu, et je ne puis la voir... Oh! mais c'est elle... c'est elle... Ce sont bien les battements de son cœur sur le mien... ses cheveux parfumés... sa taille... ses petites mains... et je la vois par la pensée... C'est elle! c'est elle!

CONSUELO.

Mais l'enfant, l'enfant?... Ah! je me souviens... Il y avait tout à l'heure ici, près de moi .. Non, c'est ma folie qui créait ce rêve... Francisco, j'ai besoin que tu me dises comment je suis ici, dans tes bras... Nous sommes bien vivants, n'est-ce pas? Et toi aveugle... Oh! c'est affreux!

L'AVEUGLE.

L'heure de Dieu est arrivée, Consuelo; tu ne fais pas plus un songe actuellement, que tu n'en faisais un tout à l'heure en appelant ton fils l'enfant qui se trouvait là.

CONSUELO.

Victor?...

L'AVEUGLE.

Il existe.

CONSUELO.

Il existe! il existe!

L'AVEUGLE.

Un crime, un grand crime fut commis il y a quinze ans par Falerno, et, aux yeux de la loi, tu es la femme de cet homme.

CONSUELO.

Je me souviens, je me souviens!... Dieu nous sauvera de lui, n'est-ce pas?... Il ne voudra pas qu'ayant ma raison, je sois obligée de nommer mon époux l'assassin de mon père!

L'AVEUGLE.

Non... et s'il le voulait, la mort nous reste; c'est un refuge!... Viens sur mon cœur encore, ô Consuelo!...

SCENE IV

LES MÊMES, LE DOCTEUR, FALERNO. *Ils descendent par le petit chemin de la montagne.*

FALERNO.

Plus de terreurs, plus d'hésitations.., il faut en finir,

LE DOCTEUR.

Permettez, monsieur.

FALERNO.

Lui, lui toujours!

LE DOCTEUR.

Si vous cherchez le théâtre du crime dont vous accusez l'aveugle, n'allez pas plus loin : c'est ici.

FALERNO, *hésitant.*

Ici?... vous vous trompez.

LE DOCTEUR.

Voici la chaumière... là était le cadavre!

FALERNO, *pâlissant.*

Qui vous a dit?...

LE DOCTEUR.

Que vous importe? c'est vrai, puisque vous pâlissez.

FALERNO, *à part.*

Cet homme est le démon... Eh bien, oui! c'était ici.

LE DOCTEUR.

Vous en convenez donc enfin?... C'est à cette place que le marquis est tombé.

CONSUELO.

Mon père!

LE DOCTEUR.

Vous restez muet à cette heure... assassin!

FALERNO.

Monsieur!

LE DOCTEUR.

Assassin!

FALERNO, *tournant avec effroi les yeux vers la chaumière.*

Plus bas! plus bas!

LE DOCTEUR.

Ose donc jurer, devant ces immobiles témoins du crime, que tu n'as pas frappé mon père!

FALERNO.

Votre père!...

LE DOCTEUR.

Oui, mon père, le marquis de Masarra!... Jure donc!

FALERNO.

Eh bien, oui, et ...

L'AVEUGLE, *s'élançant de la chaumière en enlaçant Consuelo.*

Pas devant nous, pas devant nous!

FALERNO.

Consuelo ici!... l'aveugle!...

L'AVEUGLE.

Non, vous ne pouvez point jurer que dans ce lieu vous ne

m'avez pas privé de la vue au moment où j'allais punir en vous le meurtrier du marquis!

FALERNO.

Assez! Je ne nie plus rien... Je suis bien légalement l'époux de cette femme... vous ne pourrez pas m'accuser en face : vous, comme le père de son enfant, car vous la faites adultère... vous, comme son frère, car vous ne pouvez prouver qu'elle est votre sœur... Et, du reste, entre ma parole et la vôtre, entre ma parole et celle d'une folle, d'un mendiant et d'un intrigant, nous verrons si la justice hésite.

CONSUELO.

Falerno, la folle d'hier vos accuse avec sa raison d'aujourd'hui!

FALERNO.

Folie encore!

L'AVEUGLE.

Falerno, l'aveugle, le mendiant que tu as abusé n'a plus peur que sa voix soit étouffée!

FALERNO.

Sottise!

LE DOCTEUR.

Falerno, fils du marquis de Masarra, j'ai retrouvé par miracle la fortune de mon père et la preuve de ma naissance!

FALERNO, *éperdu.*

Mensonge!

LE DOCTEUR.

Vérité!

FALERNO, *accablé.*

Oh! mais alors... alors, c'est moi qui suis insensé... Fuir... il faut fuir... (*Il va s'élancer vers la droite.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, L'ENFANT, UN JUGE et DES GARDES [illegible] (GENDARMES).

L'ENFANT.

Non, vous ne vous échapperez pas.

FALERNO.

Je suis perdu!

L'AVEUGLE.

Ah! Victor, mon frère, il faut laisser fuir cet ho[illegible] Consuelo porte le nom... L'échafaud, le déshonneur[illegible]

L'ENFANT.

L'échafaud!... Ah! prenez, voici les armes de cet[illegible]. vous pouvez au moins fuir le déshonneur.

FALERNO, *bas.*

Merci, enfant, merci. (*Haut.*) Je vous suis, messieurs. [illegible].)

CONSUELO.

Ah! mon frère!

LE DOCTEUR.

Il faut que la justice des hommes ait son cours. (*Coup de feu.*)

CONSUELO.

Ce coup de feu!...

L'ENFANT.

Je lui ai donné des armes... Je ne voulais pas, moi, qu'un nom porté par mère fût déshonoré.

CONSUELO, *l'embrassant.*

Mon enfant! mon enfant!

LE DOCTEUR.

Francisco, c'est maintenant à la science de parler... Dans un mois, si j'en crois mes espérances, la lumière vous sera rendue.

L'AVEUGLE.

Ah! merci!... Consuelo, mon enfant, mes deux trésors, je vous reverrai!

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.